



LES SERMONS DE
C.H. SPURGEON

UN LION,
DEUX LIONS,
AUCUN LION



MESSAGES INTEMPORELS DU
PRINCE DES PRÉDICATEURS

UN LION, DEUX LIONS, AUCUN LION

Sermon prêché le 8 juin 1882,
au Metropolitan Tabernacle, Newington

C. H. Spurgeon



Traduit par *Ressources Bibliques*



Table des matières

1. Un lion	4
2. Deux lions	9
3. Point de lion du tout	11

Un lion, deux lions, aucun lion

« Le paresseux dit : Il y a un lion dehors ! Je serai tué dans les rues. » (Pr 22.13)
« Le paresseux dit : Il y a un lion sur le chemin, Il y a un lion dans les rues ! » (Pr 26.13)

Cet homme paresseux semble chérir cette unique terreur qu'il y a des lions, comme si c'était son aversion favorite et qu'il trouvât trop pénible d'inventer une autre excuse. Peut-être la serre-t-il d'autant plus contre son âme que c'est une crainte domestique, enfantée chez lui, évoquée par sa propre imagination ; et, comme on dit que les mères aiment le mieux leurs enfants les plus faibles, ainsi est-il le plus épris de cette excuse, la plus imbécile de toutes ; du moins lui sert-elle de prétexte passable à sa paresse, et c'est là ce qu'il recherche. Si vous pouvez faire que le roi des bêtes plaide l'excuse de votre oisiveté, il y a comme un air de royauté qui entoure vos prétentions : il espère que sa paresse paraîtra d'autant moins honteuse s'il peut peindre un lion rampant sur son écusson.

Je ne me propose pas de parler, d'une manière générale, des hommes paresseux, quoique, lorsqu'un homme ne s'applique pas diligemment à ses affaires, il commette un grand tort à lui-même et aux autres. Quand un homme est paresseux comme serviteur, il est injuste envers ses maîtres ; et lorsqu'il exerce pour son propre compte, l'oisiveté est ordinairement une injustice envers sa femme et sa famille. J'en connais un qui est la cause de la pauvreté et du besoin de ceux dont il devrait pourvoir, et cela parce que le labeur honnête et lui se sont, depuis longtemps, brouillés. Il ne remuerait pas d'un pouce s'il le pouvait, ni même n'ouvrirait les yeux, s'il lui était possible de vivre et de dormir tout son âge. Quand un homme est entièrement rongé par la pourriture sèche de la paresse, il se trouve d'ordinaire quelque excuse, quoique son crime soit réellement inexcusable. « Il y a un lion sur le chemin », et par conséquent l'homme juge tout à fait juste qu'il garde le lit, ou qu'il s'asseye paresseusement à l'intérieur, et qu'il ne se donne point trop de peine ni ne coure aucun risque ; mais tout cela n'est qu'un faux-fuyant pour voiler son odieux vice. Aucun chrétien ne doit être paresseux dans son ouvrage ordinaire : l'apôtre décrit l'homme de bien comme « Ayez du zèle, et non de la paresse » (Ro 12.11) — quelle que soit la nature de cette affaire. Si vous avez le droit de l'entreprendre, si vous avez le droit d'y persévérer, vous n'avez nul droit d'y être fainéant. Il devrait y avoir, entre la pensée d'un chrétien et l'idée d'un fainéant, une séparation aussi vaste que celle qui se trouve entre les pôles. « Tout ce que vous faites, faites-le de bon cœur » (Col 3.23). Un oisif est une honte pour lui-même, et s'il professe la religion, il est un déshonneur pour elle. Paul le réduirait à la faim, car il dit : « Si quelqu'un ne

veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus » (2 Th 3.10), et c'est là ce qu'il y a de plus voisin de la famine. Le papisme peut créer et entretenir des lazzaroni, mais la vraie foi ordonne à chacun de manger son propre pain. Je laisse les fainéants mondains au moraliste : la nature elle-même ne nous enseigne-t-elle pas à travailler avec diligence ? L'homme n'a point été fait pour la vie oisive ; le labeur est évidemment sa condition propre. Même lorsque l'homme était parfait, il fut placé dans le jardin, non pour en admirer les fleurs, mais pour le garder et pour le cultiver. S'il avait besoin de travailler lorsqu'il était parfait, combien plus a-t-il besoin de la discipline du travail maintenant qu'il est déchu. Qu'il y ait lions ou non, les hommes doivent travailler, ou bien ils trouveront, dans l'oisiveté, la maladie et la mort.

Mais nous avons beaucoup de paresseux spirituels, et c'est à eux que je parle. Ils ne sont pas des sceptiques, ils ne sont pas des infidèles endurcis, ils ne sont pas des adversaires de l'Évangile ; peut-être leur nature indolente les préserve-t-elle de toute opposition énergique au bien. Ils prétendent n'être point contraires à l'Évangile : au contraire, ils lui sont plutôt favorables, et, l'un de ces jours, ils ont dessein d'obéir à ses grands commandements et de se livrer eux-mêmes comme serviteurs de Christ ; mais pas tout de suite, le bon moment n'est pas encore venu à pleine maturité. Ils ont un lit fort commode de paresse sur lequel ils reposent, et ils ne veulent point se lever à la hâte ni se donner trop de peine. Ils veulent traiter cette affaire avec grand loisir et se tourner vers Christ lorsque ce sera tout à fait commode — lorsque cela ne requerra pas tant de renoncement qu'à l'instant présent. « Un peu de sommeil, un peu d'assoupissement, un peu croiser les mains pour dormir ! » (Pr 6.10) est leur cri continuel ; et quoique les sentinelles de Dieu les troublent fortement et élèvent la voix pour les réveiller, ils dorment d'un sommeil si pesant qu'au moment même où ils sont le plus dérangés ils ne font que se retourner et retombent dans leurs assoupissements. Je veux crier à haute voix, ce soir, sous la fenêtre de tels dormeurs, dans l'espérance que, par aventure, quelques-uns d'entre eux seront réveillés. Que fais-tu donc, ô dormeur ? Dormiras-tu jusqu'à perdre ton âme ? Perdras-tu le ciel plutôt que de te réveiller ? Ne lèveras-tu jamais les yeux que lorsque les tourments de l'enfer seront sans remède autour de toi et au-dedans de toi ?

Nos textes parlent du paresseux, et vous remarquez d'abord de lui que sa langue n'est point paresseuse : « Le paresseux dit ». L'homme paresseux de tout son être est, en général, fort actif de la langue. « Le paresseux dit : Il y a un lion au dehors. » Dans les deux textes, le paresseux est représenté comme ayant quelque chose à dire, et je pense qu'il n'est point de gens qui aient tant à dire que ceux qui ont peu à faire. Là où rien ne se fait, l'on parle beaucoup. Leur bonté commence et finit en un pur service des lèvres. Ils parlent de repentance, mais ils ne se repentent point. Ils veulent bien entendre parler de la foi, et même en parler, mais ils ne croient point. Ils exaltent le zèle et la ferveur, mais ils aiment mieux voir ces grâces actives que de les sentir. Ils parleront jusqu'à minuit, mais tout s'en va en fumée. Quand vous vous asseyez pour conférer avec eux sur la raison pour laquelle ils n'ont point donné leur cœur à Christ, ils ne manquent nullement de raisons, de prétextes et d'excuses. En vérité, il faut qu'un homme soit cruellement acculé pour ne pouvoir se forger une excuse. Si nos premiers parents se firent des ceintures de feuilles de figuier, nul danger que leurs descendants manquent de se fabriquer quelque couverture que ce soit ; et ainsi le paresseux, prompt

de la langue, déclare qu'il y a un lion sur le chemin, et qu'il sera tué dans les rues. Il n'est point oisif de la bouche. Il a la main courte, mais la langue longue.

Son imagination, elle aussi, n'est point oisive. Il n'y avait point de lions dans les rues. On ne s'attend pas à trouver des lions là. Ils peuvent être dans le désert ; ils peuvent être dans la jungle ; ils peuvent être dans la forêt ; mais qui s'attend à trouver des lions dans les rues de Jérusalem ou dans les ruelles de Londres ? La paresse est une grande faiseuse de lions. Celui qui fait peu rêve beaucoup. Son imagination pourrait créer non seulement un lion, mais toute une ménagerie de bêtes sauvages ; et si quelque puissant chasseur pouvait traquer tous les lions que son imagination a lâchés, il ne tarderait pas à déverser encore des nuées d'animaux plus terribles, avec loups, ours et tigres à l'avenant. Un fainéant ne manquera jamais de difficultés tant qu'il n'aura point de cœur pour l'ouvrage. Comme on dit que n'importe quel bâton suffit pour battre un chien, de même n'importe quel prétexte suffira pour ruiner votre âme ; car l'objection de cet homme, après tout, ne portait pas sur des lions dans le chemin : c'est le chemin lui-même qu'il récusait, et il fut bien aise d'y placer un lion afin d'être excusé de sortir dans la rue. Il ne voulait point se rendre à son travail ; partant, il y avait un lion sur la route pour l'en empêcher. Le lion était son ami. Il l'avait inventé exprès pour être l'allié de son oisiveté. Oui, les hommes auront la langue occupée et l'imagination en émoi, quand bien même leur cœur demeure oisif et que leurs mains soient couvertes de la crasse de l'oisiveté.

Cet homme, se servant à la fois de son imagination et de sa langue, me donne l'occasion de dire qu'il se donna beaucoup de peine pour se soustraire à la peine. Il dut déployer son ingéniosité afin d'obtenir qu'on l'excuse de faire son devoir. C'est un vieux proverbe que les paresseux sont d'ordinaire ceux qui se donnent le plus de mal ; et certes, il en est ainsi ; et lorsque les hommes ne veulent point venir à Christ, c'est chose merveilleuse de voir quelles peines ils prendront pour se tenir éloignés de lui. Écoutez comme ils argumentent. Marquez leur ingéniosité à éviter la voie étroite. Oh ! s'ils argumentaient ne fût-ce qu'à moitié aussi bien sur la question pourquoi ils devraient être sauvés que sur la question pourquoi ils ne devraient point être sauvés, leur logique serait mise à un usage infiniment plus utile. Quand nous avons parlé avec eux, nous les avons vus inventer toutes sortes de difficultés et de doutes, de disputes et de dilemmes. Ils sont toujours prêts avec des doctrines dures et des textes difficiles à comprendre. On dirait qu'ils ratissent le ciel, la terre et l'enfer pour trouver des raisons d'être perdus ; et pourtant la seule raison qu'ils aient pour cela, c'est qu'ils ne veulent point renoncer à leurs péchés ; ils ne veulent point renoncer à leur propre justice ; ils ne veulent point venir à Jésus, être lavés dans son sang, et tout devoir à la charité de Dieu par le Rédempteur. Ils ne peuvent s'embarrasser de se repentir, et ainsi ils laissent là cette lugubre besogne, comme ils l'appellent. Ils n'aiment point travailler à leur propre salut avec crainte et tremblement, et ainsi ils inventent les lions. Ils ne se soucient point de la foi, ils ne prennent point leurs délices en Christ, et ainsi ils inventent des difficultés et se donnent un monde de peine pour éviter la peine ; amassant pour eux-mêmes, par la suite, un monceau de misère, afin d'échapper à la bienheureuse condition d'être trouvés en Christ, et maintenant et au dernier grand jour.

Or, en traitant de la paresse et de son vain prétexte, mes divisions, ce soir, seront

telles que chaque enfant pourra les emporter chez lui et s'en ressouvenir. Le premier chef sera un lion ; le second, deux lions ; et le troisième, point de lion du tout. Ces trois intitulés demeureront assurément dans la mémoire de tous, et ils sont légitimement tirés des deux textes.

1. Un lion

Le premier est « un lion ». « Le paresseux dit : Il y a un lion dehors ! Je serai tué dans les rues ! » C'est-à-dire qu'il lui faut se rendre à la vigne pour travailler, mais il ne se lève point, et il prétend qu'il se trouve mieux au lit, car il y a un lion dehors, à la porte. Voudriez-vous qu'il risquât sa précieuse vie, si précieuse du moins à ses propres yeux, sinon aux yeux d'autrui ? Il se retourne sur son lit pour dormir encore ; car cela est bien plus confortable que d'aller à la rencontre d'un lion et de tomber en proie à ses dents.

Il veut dire, je pense, qu'il y a là une grande difficulté — une terrible difficulté, bien trop grande pour qu'il la surmonte. Il a entendu parler de dompteurs de lions et de tueurs de lions, mais il n'en est point. Il n'a ni la force ni la vigueur pour attaquer cet ennemi redoutable ; il confessa même qu'il n'a pas assez de courage pour une telle rencontre. La terrible difficulté qu'il prévoit dépasse ce qu'il peut affronter : c'est un lion, et lui n'est ni Samson, ni David, ni Daniel ; partant, il aimerait mieux laisser le monstre en paix. N'y en a-t-il pas beaucoup ici qui disent à peu près la même chose ? « Ô, disent-ils au prédicateur, vous ne connaissez pas notre situation, ni les circonstances particulières et les épreuves spéciales sous lesquelles nous peinons. Nous voudrions volontiers être sauvés, mais nous ne pouvons vivre en hommes chrétiens : notre métier est une difficulté, notre pauvreté est une difficulté, notre manque d'instruction est une difficulté, et le tout ensemble constitue une impossibilité ; il y a un lion sur le chemin ».

Oui, je le sais, c'est ce que votre parent disait il y a bien des années, et tant qu'il restera quelqu'un de votre famille, il y aura toujours des lions sur le chemin ; et vous, véritable rejeton du paresseux — pour vous parler franchement — pouvez entendre le lion rugir sous votre fenêtre, tout comme l'arrière-grand-père de votre arrière-grand-père l'entendait au temps de Salomon. Je suis persuadé que vos fils et vos filles, s'ils ont la même disposition que vous — c'est-à-dire une âme qui ne veut point venir à Christ —, entendront eux aussi la voix des lions ; des difficultés prodigieuses se dresseront devant eux comme devant vous. L'antique ordre des Donomores et la féconde famille des Faciles garderont leurs lits et leurs postes jusqu'à ce que la dernière trompette retentisse. Quoique la promesse soit : « Tu marcheras sur le lion et sur l'aspic ; tu fouleras le lionceau et le dragon » (Ps 91.13), ils n'ont point de cœur pour le combat et, partant, ne remportent jamais de victoire.

Oui, mais, dans le cas de ce paresseux, c'était un lion très féroce. L'hébreu du second texte implique que c'était un lion puissant qui se trouvait dans la rue. Son imagination se figurait un monstre fort extraordinaire, beaucoup plus grand qu'à l'ordinaire. Ainsi donc, mes chers amis, vous avez quelque difficulté bien plus grande que quiconque ait jamais eue ; du moins parlez-vous comme si tel était le cas. Il est vrai que les martyrs ont nagé à travers des mers de sang pour remporter la couronne, et que des milliers

furent réduits en cendres au bûcher afin d'être trouvés fidèles à Christ ; mais, à vous entendre, ces lions-là ne sont rien auprès de votre lion, qui est d'énormes dimensions et d'une férocité extraordinaire. Quel peut donc être ce lion ? Peut-être que, si j'examinais d'un peu près, il apparaîtrait que vous êtes un grand lâche, et que le lion n'est qu'un vil roquet indigne d'attention. Votre lion n'est qu'une simple souris : où est votre virilité pour trembler devant une épreuve si insignifiante ? Peut-être avez-vous une connaissance qui se séparerait de vous si vous deveniez chrétien. Est-ce là votre lion ? C'en est un fort jeune. Ou bien vous suivez un mauvais métier et une mauvaise affaire, et vous savez qu'il vous faudrait les abandonner. Est-ce tout ? Votre boutique devrait être fermée le dimanche — est-ce là le secret de l'affaire ? Vous savez que les tours que vous pratiquez maintenant, et que vous trouvez si lucratifs, vous ne pourrez plus les pratiquer si vous devenez chrétien. Peut-être est-ce là votre lion. Je ne m'étonnerais pas que, quoique vous tâchiez de faire croire aux autres qu'il est si terrible, vous ne puissiez réellement dire ce qu'il est ; et cependant vous vous bercez de l'illusion qu'il vous excuse pleinement d'être ce que vous êtes — un fainéant vautre au lit —, dormant tandis que la lumière de l'Évangile resplendit en plein sur votre visage, et refusant de vous décider pour Dieu et pour Christ, quoique vous sachiez ce que le Seigneur exige de vous. Je voudrais qu'Élie fût ici ce soir, afin qu'il criât comme il le fit au Carmel, « Si l'Éternel est Dieu, allez après lui ; si c'est Baal, allez après lui ! Jusques à quand clocherez-vous des deux côtés ! » (1 R 18.21).

« Réveillez-vous, vous qui dormez, réveillez-vous ! Que faites-vous ?
Le péché vous environne de toutes parts,
Debout, et sondez les ennemis qui sont en vous.
Mettez le traître à mort, ou chassez-le dehors. »

Encore vous vous arrêtez, parce que ce lion est un si terrible lion qu'il n'en fut jamais de pareil. Dans tous les bois, dans toutes les forêts, on ne vit jamais bête rugissante semblable. Ainsi parlez-vous, si du moins vous êtes assez éveillé pour en dire tant. Je vous affirme que vous essayez de vous faire croire un mensonge, car vos difficultés ne sont pas plus grandes que bien des obstacles que plusieurs d'entre nous ont surmontés par la grâce de Dieu. Vos difficultés ne sont pas la moitié de celles de Paul, ni de celles de ceux qui vécurent de son temps, qui devaient porter leur vie dans leurs mains, et semblaient chaque jour livrés à la mort pour l'amour de Jésus-Christ, et cependant suivirent vaillamment la volonté de leur Seigneur, nonobstant tout.

Remarquez encore que ce paresseux disait qu'il y avait un lion dehors, et qu'il serait mis à mort dans les rues. C'est chose plutôt inusitée que des gens soient tués par des lions dans les rues. Cela ne s'est point produit dans mon souvenir, et je ne pense pas que cela soit jamais de nature à se produire ; néanmoins cet homme déclarait qu'il s'attendait à être mis à mort dans les rues. En un âge de liberté comme celui-ci il a peur d'être chrétien à cause de la persécution, car la persécution serait sa mort, hélas ! En un temps comme celui-ci, où être honnête, être droit, est, à coup sûr, ce qu'il y a de meilleur pour ce monde aussi bien que pour celui qui vient, les hommes nous disent pourtant qu'ils perdraient à être chrétiens ; cela ruinerait leurs affaires, ils ne pourraient jamais gagner leur vie ; ils seraient mis à mort dans les rues. Si vous aviez vécu à Madagascar jadis, lorsque être chrétien impliquait d'être précipité du haut d'un précipice ou d'être percé

de lances, je verrais quelque fondement à l'excuse ; mais dans un pays comme celui-ci, les persécutions qu'on endure peuvent être amères, et les pertes qu'on subit peuvent être lourdes, mais elles ne valent guère la peine d'être mentionnées en comparaison des souffrances des premiers âges. J'estime que les souffrances du temps présent ne sont pas dignes d'être comparées aux souffrances des temps passés, et bien moins encore à la gloire qui doit être révélée en nous. Il ne sied pas que vous parliez ainsi. C'est un vain propos ; vous n'y croyez pas vous-même, quoique vous geigniez comme un lâche : « Je serai tué dans les rues ». Si vous étiez homme à demi, vous ne craindriez jamais les rues, ni ne jugeriez en aucune façon probable qu'une bête fauve se jetât sur vous là-bas.

Et puis regardez la conclusion grossière — « Il y a un lion dehors, je serai mis à mort dans les rues », comme si le lion ne manquerait pas de le chercher, quand bien même il ne s'attaquerait à personne d'autre, comme s'il eût été le seul homme dans la rue, et non pas un parmi des centaines également en danger, si tant est qu'il y eût réellement un tel danger. Le lion, à coup sûr, le tuerait, il en était tout à fait certain ; « Je serai mis à mort dans les rues ». C'est ainsi que parlent les paresseux, comme si toutes les tribulations et épreuves qui ont jamais atteint des hommes décidés pour Christ devaient tomber sur eux ; et tandis que bien des Daniel de Dieu ont vécu dans des fosses aux lions et n'en ont point été plus mal, eux ne peuvent regarder au Dieu de Daniel, et ils ne s'attendent point à la délivrance accordée à Daniel. Ils sont persuadés qu'ils seront mis en pièces, quand il n'y aurait qu'un seul lion, et ce lion dans les rues, où la protection serait proche et l'abri à portée. S'il m'arrivait de rencontrer un lion, j'aimerais mieux rencontrer sa majesté rugissante dans les rues, parce qu'il s'y trouverait probablement quantité de gens à proximité pour me secourir. Cette considération met l'affaire sous un jour des plus ridicules. « Mis à mort dans les rues », alors qu'il y aura là d'autres, plus courageux que lui, qui se porteront à la rescousse. Or donc, voyez, vous qui parlez des difficultés d'être chrétiens. N'y a-t-il donc point d'autres chrétiens que vous ? Serez-vous le seul croyant ? Quand vous serez converti à Dieu, serez-vous tout seul ? N'y aura-t-il personne pour vous aider ? N'existe-t-il plus parmi nous de fraternité chrétienne ? N'y a-t-il pas des saints avancés qui vous aideront, jeune homme, à lutter contre vos doutes et contre les tentations qui se trouvent sur la route ? Mais vous savez bien que vous ne serez pas seul dans les rues de la Jérusalem de Dieu. Une fois entré dans la cité de Dieu, qui est son Église, vous serez en sûreté, car « Il n'y aura plus de lion, aucune bête féroce ne montera sur elle, elle ne s'y rencontrera point ; les délivrés y marcheront » (És 35.9) ; et ainsi vous serez dans la bienheureuse compagnie. Vous serez dans le lieu de sûreté, sitôt que vous aurez gagné les rues de la cité de notre Dieu. Cependant, c'est ainsi que parlent les paresseux. Ils se forgent des périls. Alors ils sont dans la crainte où il n'y a point de crainte, s'effrayant de leurs propres ombres, travaillés de maux imaginaires.

Le vrai lion, après tout, c'est la paresse elle-même, l'aversion pour les choses de Dieu. Oh, combien en avons-nous au Tabernacle que j'ai guettés, espérant les voir s'avancer pour professer leur foi en Christ, mais ils ne sont pas venus, et, pour autant que je puis voir, ils en sont exactement où ils étaient il y a dix, douze, vingt ans. La véritable difficulté est ici — leur cœur n'est pas droit envers Dieu. Ils n'ont pas encore reconnu humblement leur besoin de Jésus : c'est pour eux trop de peine que de confesser leurs péchés. Ils n'ont pas encore reçu le Seigneur Jésus tel que Dieu le présente, comme la

propitiation pour le péché. Oh ! s'ils prenaient ces choses à cœur, si leurs cœurs étaient réellement en peine de trouver Christ, ils ne verraient point ce lion sur la route. Je suis bien certain que le monstre disparaîtrait bientôt.

Mes chers amis, une espèce fort commune de lion est l'argument de beaucoup qui prétendent ne pouvoir comprendre la voie du salut. Est-ce là la vérité ? Alors souvenez-vous du texte de dimanche matin — « Si notre Évangile est voilé, il est voilé pour ceux qui périssent ; pour les incrédules dont le dieu de ce siècle a aveuglé l'intelligence » (2 Co 4.3–4). C'est chose terrible, dès lors, que de dire : « Je ne puis le comprendre », car cela prouve que vous êtes sous la puissance du diable. Un autre homme dit : « Je ne puis le croire ». C'est chose tout aussi effrayante à dire. Qu'est-ce donc, non, plutôt qui est-ce que vous ne pouvez croire ? Ne pouvez-vous croire Dieu ? Est-il menteur ? Souvenez-vous comment Jean l'énonce — et il est le plus aimant de tous les esprits — : « Celui qui ne croit pas Dieu le fait menteur, puisqu'il ne croit pas au témoignage que Dieu a rendu à son Fils » (1 Jn 5.10). Il est terrible de dire — « Je ne puis croire » — lorsque Dieu, qui ne peut mentir, est l'objet d'une telle parole. Si vous faites une telle observation à votre semblable, vous le déshonorez ; mais si vous la faites à Dieu, oh ! combien vous l'outragez ! Cette excuse ne saurait valoir. Si Jésus dit la vérité, pourquoi ne le croyez-vous pas ? L'Évangile est clair pour l'entendement de ceux qui veulent connaître la vérité, et il porte avec lui de telles preuves qu'il devrait être aussitôt reçu sans chicane. Pouvez-vous nier cela ? Alors où est votre lion ? Mais, dit l'un : « Quand bien même je viendrais à Christ, je suis persuadé qu'au bout de peu je retomberais ». N'en soyez pas si sûr. Si vous donnez votre cœur à Christ, n'a-t-il pas promis de vous garder ? N'est-il pas écrit : « Je leur donne la vie éternelle ; et elles ne périront jamais, et personne ne les ravira de ma main » (Jn 10.28) ? Pensez-vous que ce soit à vous de vous préserver de la chute ? Si vous le pensez, lisez cette doxologie, et tâchez de la chanter — « Or, à celui qui peut vous préserver de toute chute et vous faire paraître devant sa gloire irrépréhensibles et dans l'allégresse, à lui soient gloire maintenant et dans tous les siècles » (Jud 24–25).

« Oh, » dit un autre, « mais je sais qu'un grand nombre de chrétiens sont des hypocrites ». Voilà donc ton lion, n'est-ce pas ? Eh bien, s'il y a tant d'hypocrites, il est grand temps qu'il se trouve un homme honnête ; et pourquoi ne serais-tu pas cet homme-là ? De plus, qu'as-tu à t'arroger le droit d'appeler hypocrites le peuple de Dieu ? Tu sais bien qu'ils ne le sont pas. « Oh, mais, » dis-tu, « ils sont pleins de défauts : ils sont tous faux ». Tu n'oses pas dire cela, n'est-ce pas ? S'ils étaient tous faux, personne ne voudrait être réputé chrétien. Comment se fait-il qu'une mauvaise pièce circule ? C'est parce qu'il y en a tant de bonnes, et que les bonnes pièces valent la peine d'être possédées ; et si l'hypocrite se fait accepter dans la société, c'est qu'il y a tant de chrétiens véritables pour lui donner cours, et qu'il est si bon d'être chrétien. Au lieu de juger les autres, il est temps que tu t'asseyes et que tu te juges toi-même, et ce lion ne tardera pas à mourir.

« Oui, mais j'ai essayé », dit quelqu'un. Oh, c'est là votre lion, n'est-ce pas ? Mais comment avez-vous essayé ? Vous avez essayé par vos propres forces ; et nous ne vous y convions plus, car votre force n'est que parfaite faiblesse. Si vous vous étiez confié à la garde du Christ, vous auriez une autre histoire à raconter et un autre cantique à chanter, car il est fidèle, et il garde ceux qui sont dans sa main. Si c'est là votre

lion, que Dieu fasse que vous n'entendiez plus jamais son rugissement. On ne vous demande pas de vous sauver vous-même, ni de vous garder vous-même, mais de vous soumettre à la grâce de Dieu, et certes, elle est puissante pour vous garder jusqu'à la fin.

J'ai ceci à vous dire avant de passer à mon second chef. S'il y a un lion au dehors, n'y a-t-il pas un lion au dedans ? C'est-à-dire, si vous venez à Christ et périssez, vous périrez bien plus sûrement si vous ne venez pas à lui. Si vous vivez tels que vous êtes, que doit-il advenir de vous ? Si vous mourez tels que vous êtes, quelle doit être votre part ? Sans un Sauveur pour vous laver du péché, et un Médiateur pour plaider pour vous devant Dieu, quelle doit être votre portion éternelle ? Assurément, il vaudrait mieux sortir au milieu de mille lions que de demeurer dedans et de périr dans vos péchés. Le lion du dedans, en votre cas, vous détruira certainement ; donc, levez-vous et sauvez-vous. Échappez-vous comme l'oiseau hors du filet de l'oiseleur : cet oiseleur, c'est Satan, et ses rets sont la séduction du péché. Et quand bien même il y aurait un lion au dehors ? Ne pouvez-vous pas le combattre ? Si vous priez le Seigneur d'aller avec vous, ne pourrez-vous pas lutter contre le lion et le détruire, comme David le fit ? Les saints d'autrefois ont vaincu par le sang de l'Agneau. Nul de ceux qui sont au ciel n'y est parvenu porté sur des lits de mollesse, mais —

« Ils luttèrent avec acharnement, comme nous le faisons à présent,
Avec des péchés, des doutes et des craintes. »

Vous attendez-vous à être portés au ciel sur un palanquin d'or ? Vous vous abusez grandement. Jésus mourut-il sur une croix, et vous, seriez-vous couronnés de roses ?

« Dois-je être porté jusqu'aux cieux
Sur des lits fleuris d'aisance ;
Tandis que d'autres combattaient pour remporter le prix,
Et voguèrent à travers des mers sanglantes ? »

Non, mon ami, il n'est point de chemin aisé vers la gloire. Si tu redoutes la difficulté et le renoncement, tu te juges toi-même indigne du royaume. Souviens-toi : parmi les condamnés, les lâches et les incrédules marchent en tête ! Lève-toi, et abats le lion, s'il y a lion ; et ce sera ta joie, avant longtemps, de trouver du miel dans sa carcasse.

Si tu ne sens pas que tu puisses lutter contre l'ennemi — et certes, tu ne le peux point sans l'aide divine — ne peux-tu crier au secours ? Notre Dieu entend et exauce la prière ; pourquoi ne pas crier au Fort pour la délivrance ? Ton lion est sur le chemin. Crie donc afin qu'un ami vienne t'aider ; et, à portée de voix, se tient Un qui est un admirable pourfendeur de lions : c'est le Fils de David. N'a-t-il pas détruit les œuvres du diable lorsqu'il était ici-bas ? Il se montre encore puissant pour la défense de tous ceux qui se confient en lui. Crie vers lui : « Mon Jésus, délivre-moi du lion », et il sera avec toi, il saisira le lion par la barbe et l'occira. Ainsi donc, paresseux, tes excuses ne valent rien. Ce sont des vases brisés qui ne retiennent pas l'eau. Que Dieu t'aide à en être las.

2. Deux lions

Nous laissons pour un moment notre ami le paresseux au vingt-deuxième chapitre des Proverbes, et nous tournons trois ou quatre pages jusqu'à venir au vingt-sixième chapitre, au treizième verset, et là nous retrouvons de nouveau le monsieur. Le paresseux parle encore, et il dit : « Il y a un lion dans le chemin, il y a un lion dans les rues » (Pr 26.13). Y a-t-il quelque différence entre ce verset et le premier que j'ai pris pour texte ? Oui, je pense qu'il y a cette différence—c'est qu'ici il y a deux lions au lieu d'un.

Il a attendu à cause de ce seul lion, et maintenant il s'imagine qu'il y en a deux. Il a fait un triste marché de son délai. Il disait qu'il aurait une saison plus commode, mais où est-elle ? C'était incommode alors parce qu'il y avait un lion. Est-ce plus commode maintenant ? Pas le moins du monde, car à présent il y a deux lions. « Il y a un lion sur le chemin ; un lion est dans les rues ! ». Tel est toujours le résultat de l'attente : la procrastination ne profite jamais ; les difficultés se doublent, les dangers s'épaississent. Le campagnard qui devait traverser la rivière décida follement d'attendre que toute l'eau fût passée, car, au train où elle allait, il était bien sûr qu'elle finirait par se tarir ; mais, quand il eut longtemps attendu, à sa surprise, il trouva qu'une crue était descendue des hautes terres, et la rivière était bien plus profonde qu'auparavant : elle n'était pas desséchée, mais grossie. Ceux qui pensent, étant jeunes, qu'il sera bien plus aisé de chercher et de trouver le Sauveur lorsqu'ils parviendront à l'âge viril, sont grandement trompés. Ceux qui se disent qu'ils attendront que leur famille soit élevée, ou qu'ils se retirent des affaires, car alors ils pourront s'y appliquer bien plus aisément, peuvent vivre assez pour découvrir qu'un endurcissement de cœur est venu sur eux comme résultat du délai. La vie est comme un soir ; plus vous attendez, plus il fait sombre. Le retard regorge de dangers, et le meilleur fruit qu'il puisse porter est le regret. Quand ceux qui ont temporisé sont enfin amenés à Jésus, combien ils désirent que les années précieuses, qui ont été gaspillées, puissent leur revenir. Combien ils chérissent cordialement cette promesse : « Je vous remplacerai les années qu'a dévorées la sauterelle ! » (Joë 2.25). Je disais dimanche soir dernier — et j'en suis certain — que notre cher Sauveur connaissait le meilleur moment pour qu'une âme vienne à lui. Et que dit l'Esprit être le meilleur moment ? Il dit : « Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs ». « Venez et plaidons ! dit l'Éternel » (Hé 3.7-8 ; És 1.18). C'est maintenant qu'il donne l'invitation, parce que maintenant est le meilleur temps qui soit susceptible de nous advenir. Vous voyez que, dans le second texte, il y avait deux lions, et, selon l'hébreu, ils étaient tout aussi redoutables que l'autre lion, car l'un d'eux était un jeune lion. « Il y a un jeune lion sur le chemin. » Et le second mot hébreu implique un grand lion. « Un lion puissant est dans les rues. » Ainsi, il y avait à présent deux ennemis actifs — deux difficultés insurmontables — au lieu d'une seule ; et, comme l'observe un vieux Puritain, la première fois que le paresseux regarda au bout de la rue et vit un lion tapi à gauche, il aurait pu passer de l'autre côté ; mais maintenant, quand il regarda, il y avait un lion à droite aussi bien qu'à gauche, et il ne pouvait aller ni de l'un ni de l'autre côté sans affronter un ennemi. Avec un lion à la porte de devant et un lion à la porte de derrière, il ne semblait point y avoir pour lui d'issue, et tel fut le misérable résultat de l'attente. Et quelques-uns d'entre vous, qui, il y a des années, hésitez à cause des difficultés de la vie chrétienne, ne trouvez-vous pas plus de difficultés maintenant et non moins ? Quand vous aviez vingt et un ans, vous fûtes profondément impressionnés, et

la conscience était éveillée ; seulement vous avez dit : « Non, pas maintenant. Ce sera bientôt plus facile ». Certaines cordes de péché vous retenaient. Mais maintenant vous avez quarante ans. Eh bien, qu'en est-il ? Ces cordes sont-elles plus faibles ? Je crois qu'à présent elles sont comme des cordes de chariot pour vous lier, et, tandis qu'autrefois le péché vous châtiât avec des fouets, il vous châtie maintenant avec des scorpions. Vous vous éloignez du pouvoir attendrissant de l'Évangile, vous vous endurcissez pour votre propre ruine. Vous pouvez entendre un sermon maintenant, et l'entendre sans élancements de conscience. Jadis les larmes coulaient, et vous êtes sortis de ce lieu en vous sentant comme si vous n'oseriez jamais y rentrer, tant le prédicateur vous avait coupé et mis en pièces. Il s'efforce de prêcher de même, et il l'espère, mais ses paroles n'ont plus sur vous le même effet qu'autrefois. Vous êtes endurcis par l'Évangile, et c'est là le pire des endurcissements. Vous avez entendu l'Évangile si longtemps qu'il n'a plus pour vous de nouveauté ; et vous connaissez si bien les excuses que vous êtes devenus l'un des vieux soldats du diable, un vétéran aguerri à la guerre. Vous savez bien, d'une manière ou d'une autre, comment passer par-dessus l'Évangile ; tel un vieux renard, vous connaissez tous les pièges et ne pouvez être pris. Vous vous tenez à ce vieil artifice des lions ; mais maintenant, dites-vous, il y a deux lions. Ainsi avez-vous une excuse à double canon. Comment pourrais-je être si déraisonnable que d'attendre de vous que vous veniez souvent à un culte en semaine ? Vous avez trois ou quatre magasins. Comment pourriez-vous venir un dimanche soir, certains d'entre vous ? Vous avez une demi-douzaine d'enfants. Comment vous serait-il possible de donner beaucoup de temps à la prière ? Vous êtes ici, là et partout dans votre vocation terrestre ! « Oh ! » dites-vous, « ne nous parlez pas. Il y a des années, il eût peut-être été possible pour nous d'être chrétiens ; mais maintenant, comment cela se pourrait-il ? » C'est pourquoi je vous dis, jeunes gens, hâtez-vous d'être bénis. Je vous conjure : ne tardez pas. Un vieillard prit un petit enfant dans ses bras, glissa ses doigts dans les boucles abondantes de sa chevelure ensoleillée, et dit : « Oh ! cher enfant, tandis que ta mère te chante et te parle de Jésus, pense à lui, et confie-toi en lui ». « Grand-père, dit le petit garçon, ne te confies-tu pas en lui ? » « Non, mon cher, répondit-il, j'aurais pu le faire il y a des années, mais mon vieux cœur est devenu si dur maintenant que rien ne m'émeut plus. » Et le vieil homme laissa tomber une larme en le disant. « Je voudrais, dit-il, avoir une tête bouclée comme la tienne et commencer la vie comme toi. » Oh ! vieil homme, es-tu ici ce soir ? Laisse-moi te dire un secret. Tu peux redevenir un garçon. J'en suis sûr, car tu peux naître de nouveau ; et celui qui naît de nouveau n'est qu'un enfant, et il commence une vie nouvelle avec une force fraîchement donnée. Il aura des sentiments plus tendres que ceux que la nature prête à l'âge viril. Il aura les sentiments que la grâce seule peut produire. En un sens spirituel, sa chair lui reviendra comme celle d'un petit enfant, quoique, quant au corps, il ne puisse redevenir jeune. Le Saint-Esprit peut faire de lui une nouvelle créature en Jésus-Christ. Mais ne tardez pas ! Ne tardez pas, vous qui êtes encore jeunes. Je suis sûr que Watts a raison quand il dit :

« C'est une œuvre plus aisée lorsque nous commençons
À servir le Seigneur de bonne heure. »

Assurément, il en est ainsi. Quoique la grâce puisse amener une personne de tout âge, cependant Dieu prend plaisir à se laisser trouver par ceux qui le cherchent de bonne

heure. Il n'importe qui l'on soit : si quelqu'un vient à Jésus, il sera reçu ; mais il est toutefois une réceptivité propre à la jeunesse, laquelle s'est souvent perdue chez ceux qui, année après année, ont entendu l'Évangile et n'ont pourtant pas cédé à ses exigences.

Oh! Je voudrais que vous qui avez deux lions pour vous effrayer criiez ce soir vers le Seigneur afin qu'il vous aide à sortir et à les abattre tous deux. « Je suis très âgé », dites-vous. Eh bien, voilà l'un des lions ; mais la grâce de Dieu peut faire d'un pécheur centenaire un nouveau-né en Christ. « Oh! mais j'ai contracté de si mauvaises habitudes. » Oui, ce sont d'horribles lions ; mais ces habitudes peuvent être brisées par la puissance divine. « Ah! mais mon cœur est si dur. » Faites-le tremper dans la fontaine remplie de sang, et cela l'attendrira. L'Esprit de Dieu —

« Peut ôter le silex
Qui ne serait point raffiné,
Et des richesses de sa grâce,
Accorder un esprit plus doux. »

Il peut ôter de votre chair le cœur de pierre, et vous donner un cœur de chair. En finissons avec les lions, qu'il y en ait deux ou deux cents, car le Seigneur nous aidera. Oh! qu'il y ait ce soir une chasse au lion. Chassez l'un, et chassez les deux. Mais cela ne se fera jamais tant que les paresseux demeureront des paresseux. Que le Seigneur les vivifie et les réveille à un zèle véritable.

3. Point de lion du tout

Cela m'amène à mon dernier point, qui n'est nullement un lion. S'il se trouve ici un homme qui veuille Christ, il n'y a point de lion sur le chemin pour l'empêcher de l'avoir.

« Il y a mille difficultés, » dit quelqu'un. Si tu désires Christ véritablement, il n'est point de difficulté efficace qui puisse réellement t'empêcher de venir à lui. Vous remarquerez que Salomon ne dit pas qu'il y eût des lions sur le chemin : il nous dit seulement que le paresseux le prétendit. Eh bien, vous n'avez point à croire un homme paresseux. Le paresseux le dit deux fois ; mais cela n'en fit pas une vérité. Chacun savait quel pauvre insensé il était, et que ce n'était que dans sa propre imagination qu'il y eût des lions quelconques. Ne crois donc pas ton moi engourdi, et ne crois pas davantage les propos engourdis des autres. Il n'y a point de lions, sinon dans ton imagination. John Bunyan représente des lions à la porte de la maison de l'Interprète, et, selon certains commentateurs, il entendait par là les diacres et les anciens de l'Église qui se tiennent au dehors pour veiller sur ceux qui désirent se joindre à l'Église. Je suis l'un de ces lions horribles ; mais la pensée heureuse est que les lions sont enchaînés. Toutes les fois que vous voudrez vous joindre à l'Église, si seulement vous avez le courage de venir et de nous faire face, nous qui sommes les affreux lions devant la porte du palais, vous trouverez que nous sommes enchaînés ; et de plus, quand bien même nous ne le serions pas, nous ne vous ferions point de mal. Nous essayons bien de rugir contre ceux qui ne sont pas les enfants de notre Maître, et nous repousserions tous ceux qui viennent comme des voleurs et des brigands, car c'est notre devoir ; mais si vous avez un cœur sincère et que

vous désiriez jeter votre lot avec le peuple du Seigneur, vous ne trouverez pas que nous soyons en aucune façon une terreur pour vous. Nous serons heureux de dire : « Entre, béni de l'Éternel ! pourquoi resterais-tu dehors ? » (Ge 24.31). Le devoir d'un croyant est de s'unir à une Église chrétienne ; donc, ne craignez point la face de l'homme. Je crois que certains ne viendront jamais à Christ jusqu'à ce qu'un autre lion, et un lion véritable, ne les atteigne ; alors ils courront à Jésus pour trouver un refuge, lions ou non. Je veux dire : si les lions de leur péché viennent jamais à s'éveiller et à rugir sur eux terriblement, alors ils ne diront plus qu'il y a des lions sur le chemin. J'étais autrefois terriblement effrayé de venir à Christ, jusqu'à ce que je vinsse à craindre davantage mon péché que toute autre chose au monde. Et M. Bunyan, dans l'un de ses livres, dit qu'il se représentait le Christ, dans son propre esprit, comme se tenant debout, l'épée nue à la main, pour l'écarter ; « mais enfin, » dit-il, « je fus tellement angoissé par mes convictions de péché que, si le Seigneur Jésus s'était réellement tenu devant moi, avec une pique dans la main, je me serais jeté sur la pointe, car je sentais qu'il me fallait venir à lui ou périr. » Qu'une semblable résolution désespérée vous pousse à ses pieds. Dites—

« Je ne puis que périr si j'y vais
Je suis résolu à essayer.
Car si je demeure éloigné, je sais
Je dois périr à jamais. »

Ô, jette-toi sur la pointe même de la pique, car la pique et sa pointe ne sont qu'apparences. Hâte-toi vers Jésus, quand même il semblerait froncer le sourcil, car il y a plus d'amour dans un Sauveur qui semble courroucé que dans tout le reste du monde. Il ne peut l'entendre ainsi. Il n'est point de pécheur qui vienne à lui sans que Christ ne soit plus heureux de le recevoir que le pécheur ne l'est d'être reçu. Rien n'enchantait tant Jésus que de voir un pauvre troublé venir à lui. Il ne mettra point dehors celui qui fait ainsi. Si vous marchiez dans les champs, et qu'un pauvre oiseau, fuyant un épervier, vînt se réfugier dans votre sein, l'en retireriez-vous pour le jeter au loin et le livrer à ses ennemis ? Je sais bien que non. Vous l'entoureriez de vos mains, et vous diriez : « Pauvre chose palpitante, te voilà maintenant en sûreté. Nul ne te fera du mal. Tu t'es confiée à un homme qui a de l'humanité, et il prendra soin de toi. » Et si vous vous envoliez dans le sein de Jésus-Christ, il ne vous livrera point à votre ennemi, mais il vous recevra, et vous serez à lui pour toujours. J'ai entendu parler d'un roi sur le faite du pavillon duquel, lorsqu'on l'avait dressé, un couple d'oiseaux vint bâtir ses nids ; et il fut doux de cœur et vraiment royal, car il dit à son chambellan : « La tente ne sera jamais abattue jusqu'à ce que les oiseaux aient fait éclore leurs petits. Ils ont trouvé asile sous le pavillon d'un roi, et ils n'auront pas à s'en repentir. » Et, ô, si vous voulez aller comme les hirondelles et les moineaux, et bâtir vos nids sous l'avant-toit du Christ, qui est le temple de Dieu, jamais on ne vous renversera votre nid. Oui, et si vous pouvez y déposer vos petits, ils seront en sûreté aussi. Il n'est point de lieu à demi si sûr pour nos enfants que le sein du Christ. Tous ceux qui sont en Christ seront gardés en sécurité, et seront chéris et bénis. Ô, venez donc. Venez, vous qui craignez les lions. Il n'y a point de lions. Le chemin est libre et ouvert, car Jésus dit : « Je suis le chemin » (Jn 14.6) et « Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi » (Jn 6.37). Pourquoi dites-vous encore que vous viendrez plus tard ? Ne badinez pas ainsi. J'aimerais presque

mieux que vous criiez : « Je ne viendrai point du tout » ; une telle perversité pourrait mieux finir que des promesses feintes et de bas délais. Je prie Dieu de vous donner de meilleurs sentiments que cela, et que vous puissiez dire : « Oui, cette même nuit, s'il plaît à Dieu, je serai sauvé. Le soleil s'est couché, mais il reste un peu de crépuscule, et je me rendrai avant que les ténèbres ne soient tout à fait établies ; je me confierai maintenant en mon Sauveur, je me hâterai vers lui, et je le chercherai à genoux dans la prière. » Que l'Esprit de Dieu vous y conduise doucement ; et, ô, notre cœur s'en réjouira grandement. Que le Seigneur l'accorde, pour l'amour de son cher nom. Amen.